

Janáček vu par le publiciste français. Guy Erismann: *Leoš Janáček ou la passion de la vérité*, Paris, Seuil 1980, 349 p.

La France découvre Leoš Janáček comme un des derniers pays de l'Ouest. Depuis un certain temps, les revues spécialisées publient des articles enthousiastes sur les enregistrements de ses oeuvres interprétées par les artistes tchécoslovaques et étrangers (p. ex. la revue musicale Diapason). C'était le 4 décembre 1980 que la première de Jenůfa a eu lieu à l'Opéra de Paris sous la baguette de Ch. Mackerras: c'était un succès avant tout musical, et, en même temps, un succès auprès du public parisien, car six représentations annoncées étaient complètes très vite. L'année passée, le plus haut prix français destiné aux enregistrements des oeuvres musicales a été décerné à l'enregistrement de Jenůfa réalisé à Brno avec dans le rôle principal Madame G. Beňačková comme hôte sous la direction de F. Jílek.

A côté de toutes ces manifestations un peu tardives apportées à la réception de Janáček en France se range dignement la biographie du compositeur issue de la plume du publiciste français Guy Erismann, parue sous le titre „Leoš Janáček ou la passion de la vérité“ dans la maison d'édition progressiste Le Seuil à Paris.

Le plus grand apport de cette oeuvre importante pour notre musicologie est son rôle informateur: la monographie offre un portrait intéressant de notre grand Maître vu par un auteur érudit dans le domaine de la science littéraire et très bien orienté dans celui de la culture politique, un auteur alors qui sait classer Janáček dans le cadre plus vaste de l'évolution culturelle mondiale.

Après les chapitres préalables traitant la jeunesse, les études et la période „ethnographique“ de la création de Janáček (y compris Jenůfa et Le Destin), Erismann réussit à nous présenter la vie et la création de Leoš Janáček entre 1905–1918, une période qu'il appelle le Mûrissement et qu'il désigne par la notion du réalisme critique. L'auteur français range alors Janáček dans une catégorie esthétique-historique dont la littérature tchèque concernant Janáček s'était servie dans les années cinquante déjà – entre autres Ludvík Kundera (Leoš Janáček, *Hudební rozhledy* VII – 1954, p. 606–612) et Antonín Sychra (Leoš Janáček, Praha 1956) à laquelle G. Erismann ne se réfère pas et qui – vraisemblablement – ne lui était pas accessible. Ce qui est intéressant c'est que les recherches récentes d'un auteur français justifient pleinement les interprétations tchèques du réalisme de Janáček provenant des années cinquante. Remarquons aussi que même la musicologie soviétique contemporaine s'occupant de la musique tchèque (Ljudmila V. Poljakova) est de même avis. On peut dire alors que, même au contexte international, une conception de la littérature sur Janáček est en train de se former qui place le Maître morave dans l'évolution plus vaste de l'art réaliste moderne comme une des personnalités créatrices pilotes.

C'est à la dernière décennie de la vie et de la création de Janáček (1918–1928) que G. Erismann concerne son attention dans le chapitre intitulé Plénitude. La catégorie du réalisme critique ne se perd même de cette dernière partie de l'oeuvre. En expliquant les deux opéras „russes“, c'est-à-dire Katia Kabanova et De la maison des morts, Erismann éclaire admirablement la revalorisation de l'oeuvre de Dostoïevsky qu'avait faite Janáček par son livret au sens de la devise de cet opéra „Dans chaque créature une étincelle divine“. Tout cela permet à Erismann d'expliquer le fond du réalisme critique de Janáček même dans cette période culminante de son évolution créatrice. Mais les oeuvres nouvelles menaient aux aspects nouveaux. Erismann découvre toujours de nouvelles idées d'avantgarde dans l'oeuvre de Janáček. En étudiant le Rusé Petit Renard et l'Affaire Macropoulos il trouve la base philosophique des énoncés d'art tardifs de Janáček aussi typiques pour sa manière de penser. Erismann réfléchit sur le slavisme de Janáček, sur sa conscience nationale tchèque, sur son cosmopolitisme. Du point de vue de la musicologie tchèque on ne peut s'identifier avec toutes les thèses de G. Erismann (par exemple sa notion de „panslavisme“ ne s'accorde pas avec la conception réaliste du slavisme de notre compositeur). D'autre part, il faut avouer que G. Erismann a lancé – d'une manière ingénieuse – les parallèles entre le slavisme de Janáček et celui d'Alfonse Mucha dont ni la publicistique ni la science tchèques ne se sont rendu compte.

Un musicologue peut faire des réserves sur les déductions de G. Erismann, concernant l'oeuvre de Janáček, surtout parce que G. Erismann s'oriente trop vers

les circonstances hors de la musique dont il se laisse emporter en admirateur enthousiasmé. C'est aussi l'érudition historico-musicale qui manque à la monographie de G. Erismann. Sa manière de travail avec la littérature et son accès peu critique aux sources (il explique le contenu et le sens de la musique à l'aide des énoncés et des textes littéraires) ne sont pas toujours acceptables pour un musicologue moderne; ils finissent même par diminuer l'importance de quelques observations très originales d'Erismann. De toute façon, il faut avouer que le caractère de l'art syncrétique de Janáček admet de différents accès et que l'érudition littéraire, philosophique et politico-culturelle de G. Erismann aient pu atteindre de vrais succès.

La monographie intéressante de G. Erismann signifie sans doute beaucoup pour la propagande de la musique et de la culture tchèque et pour la réception de Janáček en France. A plusieurs égards, elle peut inspirer même la recherche scientifique des musicologues tchèques. Tout cela représente des valeurs pour lesquelles l'initiative de l'auteur français ainsi que celle de la maison d'édition méritent l'appréciation suprême même de notre part.

Jiří Vysloužil

